VIII. *Souvenirs dormants* …Patrick Modiano

Jean Marie ANDRE

« Un jour, sur les quais, le titre d'un livre a retenu mon attention, *Le Temps des rencontres*. Pour moi aussi il y a eu un temps des rencontres dans un passé lointain. À cette *époque*, j'avais soudain peur du vide. Je n'éprouvais pas ce vertige quand j'étais seul, mais avec certaines personnes dont juste je venais de faire la rencontre. Je me disais pour ma rassurer : il se présentera bien une occasion de leur fausser compagnie. Quelques-unes de ces personnes, vous ne saviez pas jusqu'où elles risquaient de vous entraîner. La pente était glissante. » (1)

Je pourrais d'abord évoquer les dimanches soir. Ils me causaient de l'appréhension, comme tous ceux qui ont connu les retours au pensionnat, l'hiver, en fin d'après-midi. Le dimanche soir, quelques personnes se réunissaient dans l'appartement de Martine Hayward et moi je me retrouvais parmi ces gens-là et je ne me sentais pas tout à fait à ma place. Un sentiment de culpabilité me reprenait, comme si j'étais encore un collégien : au lieu de rentrer au pensionnat, j'avais fait une fugue.

Dois-je parler tout de suite de Martine Hayward et des quelques individus disparates qui l'entouraient, ce soir-là ? Ou bien suivre l'ordre chronologique, ? Je ne sais plus. Vers quatorze ans, je m'étais habitué à marcher seul dans les rues, les jours de congé, quand le car du collège nous avait déposé à la Porte d'Orléans ; Mes parents étaient absents, mon père occupé à ses affaires, tandis que ma mère jouait dans une pièce de théâtre de Pigalle. J'ai découvert cette année là-1939- ce quartier de Pigalle ; le samedi soir, pendant que ma mère était sur scène, et j'y suis souvent retourné, les dix années suivantes. Je donnerai d'autres détails là-dessus si j'en ai le courage.

Au début, j'avais peur de marcher seul mais, pour me rassurer, je suivais chaque fois le même itinéraire : rue Fontaine, place Blanche, place Pigalle, rue Frochot et rue Victor-Massé jusqu'à la Boulangerie, au coin de la rue Pigalle, un drôle d'endroit qui restait ouvert toute la nuit, et où j'achetais un croissant.

La même année et le même hiver, les samedis où je n'étais pas au collège, je faisais le guet rue Spontini devant l'immeuble où habitaient celle dont j'ai oublié le prénom, celle que j'appellerai « la fille de Stioppa ». Je ne la connaissais pas. J'avais appris son adresse par Stioppa lui-même, au cours d'une de ces promenades où m'entrainaient mon père et Stioppa, les dimanches au Bois de Boulogne.Stioppa était un Russe, ami de mon père, qu'il voyait souvent. De haute taille, les cheveux bruns et brillants. Il portait un vieux manteau avec un col en fourrure. Il avait eu des revers de fortune. Nous le raccompagnions vers six heures du soir, jusqu'à une pension de famille où il habitait. Il m'avait dit que sa fille avait

mon âge et que je pourrais entrer en contact avec elle. Apparemment il ne la voyait plus, puisqu'elle vivait avec sa mère et le nouveau mari de celle-ci.

Les samedis après-midi de cet hiver-là, avant d'aller rejoindre ma mère à Pigalle, dans sa loge de théâtre, je me postais devant l'immeuble de la rue Spontini en attendant que la porte cochère à ferronneries noire s'ouvre et qu'apparaisse une fille de mon âge, « la fille de Stioppa ». J'avais la certitude qu'elle serait à ma rencontre et qu'il serait naturel de l'aborder. Mais elle n'est jamais sortie de l'immeuble.

Stioppa m'avait communiqué son numéro de téléphone. On a décroché. J'ai dit : « je voudrais parler à la fille de Stioppa. » Un silence. Je me suis présenté : comme « Stioppa. Sa voix était claire et amicale, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. » Rappelle-moi la semaine prochaine, m'a-t-elle dit. Nous nous donnerons rendez-vous. C'est compliqué …Je n'habite pas chez mon père…Je t'expliquerai tout… » Mais la semaine suivante et les autres semaines de cet hiver, les sonneries de téléphone se succédaient sans que personne ne réponde. Deux ou trois fois, le samedi, avant de prendre le métro pour Pigalle, j'ai encore fait le guet devant l'immeuble de la rue Spontini. En vain. J'aurais pu sonner à la porte de l'appartement mais comme pour le téléphone, j'étais sûr que personne ne répondrait. Et puis à partir de ce printemps-là, il n'y a plus jamais eu de promenade au bois de Boulogne avec Stioppa. Ni avec mon père.

J'ai longtemps été persuadé que l'on ne peut pouvoir faire de vraies rencontres que dans la rue. Voilà pourquoi j'attendais la file de Stioppa sur le trottoir, en face de son immeuble, sans la connaitre. « Je t'expliquerai tout », m'avait-elle dit au téléphone. Quelques jours encore, une voix de plus en plus lointaine prononçait cette phrase dans mes rêves. Oui, si j'avais voulu la rencontrer, c'est que j'espérais qu'elle me donnerait des « explications ». Peut-être m'aideraient-elles à mieux comprendre mon père, un inconnu qui marchait en silence à mes côtés, le long des allées du bois de Boulogne. Elle, la fille de Stioppa, et moi, le fils de l'ami de Stioppa, nous avions certainement des points communs. Et j'étais sûr qu'elle en savait un peu plus long que moi. […] Á la même époque, derrière la porte entrouverte de son bureau, mon père parlait au téléphone. Quelques mots de lui m'avaient intrigué : « la bande des russes du marché noir ». Près de quarante ans plus tard, je suis tombé sur une liste de noms russes ; ceux de gros trafiquants de marché noir à Paris pendant l'occupation allemande. Schaposchnikoff, Kourilo, Stamoglou, baron Wolf, Metchersky, Djaparidzé…Stioppa se trouvait-il parmi eux ? et mon père, sous une fausse-identité russe ? Je me suis posé une dernière fois ces questions avant qu'elles ne se perdent dans la nuit des temps…

1.Patrick Modiano*. Souvenirs dormants*. Gallimard 2017. Folio °)6686

La suite… vous la trouverez chez votre libraire…